

Françoise PIRART



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Michel JOIRET

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Françoise Pirart est une conteuse, une authentique fabuliste pour qui la fiction est un miroir sans tain qu'elle ne cesse d'interroger pour retrouver les lignes de sa véritable personnalité.

Le souffle qui l'anime est impressionnant L'auteur de *La Grinche «tient la distance»*, aussi prompt à tracer des figures qu'à dénouer les écheveaux d'une intrigue. Son imaginaire est peuplé de situations où la fiction et la réalité s'enchevêtrent, où les premier et second degrés caracolent au fil du récit.

Les accents réalistes d'une telle écriture sont évidents et rendent avec bonheur la nuance d'un caractère ou le détail d'un paysage. On est ici dans un monde habité où les rôles sont distribués, un univers qui offre au lecteur des itinéraires précis et des trompe-l'œil qui sont autant de carrefours significatifs. Mais si la logique narrative émerge, si l'exactitude des faits rejoint celle des personnages, l'œuvre de Françoise Pirart ne pourrait se réclamer d'une esthétique «réaliste». De *La Croix de Saint-Vairant* (1993) à *Mes Grandvoyages à*

***travers le vaste monde* (2000), il y a comme un frémissement de l'écriture qui ouvre presque systématiquement à la liberté et à la fantaisie.**

Analyste pertinente des âges ingrats de l'existence, la romancière bouleverse son lecteur quand elle parle de l'adolescence, quand elle évoque comme dans *Le rêve est une seconde vie* (1993), un curieux garçon, Christophe, qui a tout quitté pour s'attacher à un boxeur sur le retour, contrariant irrévocablement le destin tracé pour lui par des parents bourgeois et autoritaires. S'il y a une logique d'intention, une cohérence de ton dans l'œuvre de Françoise Pirart, c'est paradoxalement dans la notion de temps qu'on peut les trouver; le temps qui est la charpente, le paraphe d'une personnalité littéraire forte et fragile à la fois.

Chez Françoise Pirart, le récit s'accroche au temps qui passe (Le Moyen Âge dans *La Croix de Saint-Vairant*, le futur dans *Le décret du 2 mars* (1994) ou à des scories du passé qui ramènent de vieux démons. De l'enfance à l'âge adulte, le temps tire de drôles de chaluts! N'est-ce pas le temps d'opposition qui fulmine

dans *Les uns avec leur amour, les autres avec leur haine?* (1997). N'est-ce pas le temps qui fait saigner les vieilles plaies comme dans *La Grinche* (1998), probablement le récit le plus achevé de Françoise Pirart? Ce roman-là, écrit dans la foulée d'une Marie Gevers ou d'un Jean Tousseul, impose la jeune romancière parmi les conteuses de caractère. L'histoire est simple. Dans un village arrive un homme, un étranger, qui va bouleverser la vie de chacun. Une vieille femme s'oppose haineusement à l'installation du voyageur parmi les autres, comme s'il allait réveiller de douloureux souvenirs. Sa petite fille, *la Grinche* est d'un tout autre avis. L'auteur nous rappelle que la beauté, la souffrance, l'amour et la haine ne sont pas équitablement distribués chez ceux qui tentent de prêter un sens à l'écoulement des jours. On pense au *Village gris* où l'acide de la rumeur ébranle les fondations mêmes des lieux. Quant à ces *Grands voyages à travers le vaste monde*, gageons qu'ils auraient plu à Rabelais et qu'ils plairont à tous ceux qui prennent le risque majeur de l'écriture! L'extravagance est la norme de ce long récit picaresque et l'imaginaire roule en roue libre dans des espaces inouïs où s'agitent convulsivement des

marionnettes qui n'ont retenu des hommes, que le désir de bouger. D'étranges personnages mènent le bal : des accompagnatrices, «Mam», «Onc», les nobliaux, les roturiers... Il y a là une fabuleuse catharsis qui démonte ironiquement le domaine de l'inconscient.

Tous passent sous la lame affûtée de Françoise Pirart qui rompt ici avec ce qui avait été dit à son propos, brouillant les cartes avec légèreté, ironie et conviction.

L'écriture peut être, avec le temps, ce mauvais tour que Françoise Pirart réserve aux gens compassés et tièdes, cet arsenal de mots rares, de néologismes, de figures plus traditionnelles. Fidèle à son indépendance de créatrice, l'auteur joue à tous les claviers, créant un orchestre de moyens mis à la disposition de son humeur, de son désir de plaire, de son besoin de surprendre. Habile à se faufiler dans des écritures et des atmosphères différentes (voire antino-miques), Françoise Pirart excelle dans le texte court, même si le souffle ne lui manque pas et si elle est capable de se conformer à une logique narrative de longue durée.

Biographie

Françoise Pirart est née à Watermal-Boitsfort (Bruxelles) en 1956.

Après des études primaire et secondaire à l'Institut Decroly, elle se passionne pour les langues (anglais, allemand, néerlandais) et, de 1976 à 1985, elle exerce des métiers aussi variés que l'entraînement des chevaux, la vente de tapis-plains, de tôles ondulées, la figuration, le porte-à-porte, les travaux de secrétariat et de vente, la traduction et la rédaction d'articles.

Quelques déplacements (Italie, Espagne, Suède, Norvège, Canada), alimentent son voyage intérieur et exercent son esprit d'observation. Sa passion des chevaux la mène tout naturellement à suivre des cours d'équitation, à s'exercer au dressage et à suivre de plus près les concours hippiques.

De 1989 à 1994, elle s'active à la traduction d'ouvrages anglais et à la rédaction d'articles divers (notamment dans «Le Soir Illustré» et «Intermédiaire». Séduite par la guitare classique, elle entre tout aussi naturellement dans le monde de la musique (passion pour Prokofiev, Rachmaninoff, Shostakovitch, Schumann, Brahms, Satie).

1990, marque chez elle le début de l'écriture-fiction (rédaction de nouvelles suivie d'un premier roman : «**Le Décret du 2 mars**»).

De 1995 à 1997, à la suite de problèmes familiaux, Françoise Pirart élargit par nécessité la palette de ses occupations professionnelles avant de se fixer, comme secrétaire dans un cabinet d'avocats. Auteur d'un premier roman publié en 1992, Françoise Pirart s'était auparavant exercée dans la nouvelle, un genre qui visiblement la séduit et pour lequel elle manifeste d'évidentes aptitudes.

D'emblée, l'écriture de François Pirart révèle un imaginaire à large spectre, une curiosité bien réelle qui l'incite à se glisser dans des

situations étrangères avec une incontestable rigueur d'analyse. De telles qualités ne sont pas fortuites et se retrouveront dans la production ultérieure. On sent déjà combien l'enfance et l'adolescence occupent chez Françoise Pirart une place prioritaire. Déjà, la dimension de la distance-temps lui inspire des réflexions, des attitudes et des interrogations. Mais s'il faut d'emblée prendre ses distances avec le(les) personnage(s) et ne pas voir en eux une simple reproduction de l'écrivain, il faut souligner cependant les thèmes récurrents qui apparaissent dans les différentes périodes d'écriture.

La romancière est sensible aux dérives de la vie sociale, qu'elles touchent à la justice, au hasard de l'existence, aux blessures de sensibilité vive. On sent présentes les questions portant sur la répartition des chances : «pas de vie possible pour les mal-nés, pour les mal-foutus», sur le peu de distance qui sépare la folie de la raison, les préoccupations qui touchent à la difficulté d'être, de grandir, de vivre parmi les autres et de préserver la part du secret, de l'enchantement et de l'évasion sans laquelle tout équilibre de vie peut être rompu. On ne peut tracer le destin des autres (et à plus forte raison celui de personnages imaginaires) sans «faire l'éponge» et lire dans la main des plus démunis et des moins bavards. On sent aussi le frémissement d'une conteuse, d'une «fictionniste» pour qui la vraie vie est ailleurs et très probablement dans l'écriture, éloignée de ses créatures.

La personnalité complexe de l'écrivain se révèle entre force et faiblesse, tendresse et sarcasme, grandeur et petitesse. Entre le monde des enfants et celui des adultes (ou ceux qui se prétendent tels) il y a la tyrannie, la bêtise, l'intolérance et la fatuité. Voilà qui génère chez Françoise Pirart des attitudes de recul ou de franche opposition ; voilà qui alimente une réflexion de fond sur la légitimité de l'espèce humaine.

Qu'est-ce qui nous distingue «vraiment» de l'animalité ?
En quoi les malentendus sont-ils les chancres de notre langue ?
Où nous mènent les sentiers initiatiques de notre jeunesse ?
Qu'est-ce qui justifie la souffrance et la peur ?

Bibliographie

Romans

- ***La Croix de Saint-Vairant***, Éd. Pré-aux-Sources-Bernard Gilson, Bruxelles, 1992.
- ***Le Rêve est une seconde vie***, Éd. Pré-aux-Sources-Bernard Gilson, Bruxelles, 1993.
- ***Le Décret du 2 mars***, Éd. Luce Wilquin, Avin, 1994.
- ***Les Uns avec leur amour, les autres avec leur haine***, Éd. Luce Wilquin, Avin, 1997. *Prix Hubert Krains*.
- ***La Grinche***, Éd. Pré-aux-Sources-Bernard Gilson, Bruxelles, 1999. *Prix Gauchez-Philippot*.
- ***Mes Grandvoyages à travers le vaste monde et les atmosphères qui l'entourent***, Éd. Luce Wilquin, Avin, 2000.
- ***La Valse du Pont suspendu***, Éd. Ancrage (inédit), 2001.

Nouvelle

- ***L'Oreiller***, Éd. Luce Wilquin, Avin, 1995.

Publications diverses

- Articles littéraires dans *Intermédiaire* et *Le Soir illustré*.
- Deux nouvelles dans *Le Vif/L'Express* dont l'une avait reçu le prix *Troisième Phase*.
- ***Proverbes et dictons de Belgique francophone***, en collaboration avec Pierre Maury, Éd. Rivages.
- Nouvelles publiées dans *Répertoires*, *Le Non-Dit*, *Marginales*,...
- Plusieurs nouvelles lues en radio.

Traductions

- *L'Orient en mutation*, de T.E. Lawrence, in : *Guérilla dans le désert*, Complexe, 1992.
- *Récit d'un voyage à pied à travers la Russie et la Sibérie tartare*, de John Dundas Cochrane, Le Griot, 1993.
- *Journal d'un voyage en Amérique*, de Morris Birkbeck, Balzac-Le Griot, 1998.

Texte et analyse

La Grinche

En équilibre sur la jambe gauche, la droite pliée talon contre fesse, la Grinche sautilla jusqu'à la porte. Un sourire de guingois éclairait son visage ingrat. Un peu de mousse blanche brillait entre les dents. Les yeux, curieusement étirés, fixaient le sol. Les mains agrippaient d'antiques sabots qu'elle cognait l'un contre l'autre.

«Deuce. Quat'. In. Tois», scanda-t-elle très haut, toujours sur un pied.

Elle ne connaissait que quatre chiffres, un, deux, trois, quatre, qu'elle mêlait au gré de son humeur. Elle les avait entendus un jour puis elle les avait répétés, parfois dans l'ordre lorsque le hasard venait à son secours.

La Grinche. L'avait-on affublée de ce surnom étrange parce qu'elle grinçait des dents quand elle était en colère ou pour une toute autre raison? La Grinche était une créature à part, une sorte de monstre au passé mystérieux, trop lourd pour son esprit tordu et son corps déformé.

Du sabot, elle frappa à la porte, la poussa. Malgré le soleil, il faisait sombre à l'intérieur. Cela sentait la poussière et le renfermé. La Grinche avançait lentement, les sabots toujours dans les mains, le cou tendu vers l'avant. Elle scruta l'obscurité et émit soudain un petit glapissement de joie en voyant un pot rempli de lait posé sur la table. Elle but avidement. Le lait dégoulinait sur son menton. Elle reposa le pot, rota puis s'essuya la bouche d'un coin de son tablier, une loque informe d'un bleu défraîchi.

Elle tressaillit. La Vieille... il lui fallait prévenir la Vieille.

Elle courut au cagibi où la Vieille sommeillait parfois pendant la journée. Respectée, crainte, la Vieille faisait la pluie et le beau temps à Mâchis-d'en-Haut, quatre-vingt-cinq âmes (sans compter vaches,

chevaux, moutons et cochons qui, dit-on, n'en ont pas). On ne l'aimait pas vraiment mais rien d'important ne se décidait sans elle. Lorsque Jeanjean avait acheté sa moissonneuse-batteuse, il lui avait d'abord demandé conseil. Et, l'an dernier, quand les hommes avaient été obligés d'abattre la plupart des bêtes touchées par le mal, c'était encore la Vieille qu'ils étaient venus trouver, en un ultime recours ; car, dans leur esprit simple, ils croyaient que ses pouvoirs secrets sauveraient le village du désastre.

Elle était assise sur une chaise branlante, sa jupe noire étalée autour d'elle, quand la Grinche entra. Elle ne dormait pas. Ses paupières étaient closes, ses mains jointes, mais elle ne priait pas non plus. Jamais elle ne priait d'ailleurs. À quoi lui aurait servi un dieu alors qu'elle même était le dieu du village ? Pourtant, même si elle refusait d'obéir aux préceptes d'une Église qu'elle méprisait profondément et en laquelle elle n'avait aucune confiance, elle croyait vaguement en une divinité mystérieuse qui aurait gouverné hommes et bêtes.

La Grinche s'approcha, lui secoua l'épaule. La Vieille ouvrit les yeux. La Grinche se mit à grimacer en faisant de grands gestes : ses bras s'agitaient, sa bouche se tordait, s'ouvrait et se fermait comme celle d'un poisson, sa langue sortait vive et effilée, ses yeux d'ambre brillaient d'excitation.

Elle racontait.

Elle avait vu un homme marcher sur la route : un homme qui n'était pas d'ici. Il ne l'avait pas regardée mais elle, bien. Elle frotta son bras avec une mine dégoûtée, leva la main plus haut que son épaule, bomba sa maigre poitrine et fit sortir de sa bouche un gazouillis d'oiseau. L'homme était mal vêtu, il était grand, fort, et il sifflait. Puis elle gratta des ongles une barbe imaginaire.

La Vieille hocha le menton d'un air entendu. Du doigt, elle montra une direction, puis une autre. La Grinche répondit par un signe identique.

L'homme venait des Briseaux, le village le plus proche, à une dizaine de kilomètres. À l'allure où il avançait, il serait ici dans peu de temps. La Grinche, elle, avait pris un raccourci à travers les bois. Elle connaissait tous les chemins.

Elle expliqua tout cela par des onomatopées et des gestes mystérieux que seule la Vieille pouvait comprendre. Celle-ci se leva en refusant l'aide de sa petite-fille. C'est elle qui verrait l'étranger en premier : elle ne laisserait personne la devancer.

Dans **La Grinche** Françoise Pirart donne la pleine mesure de son talent de narratrice. L'entrée de ce roman est déjà bien davantage qu'une mise en relation. Il s'agit d'un tableau vivant où deux personnages : la Grinche et la Vieille tentent de communiquer.

L'auteur les associe d'emblée dans un réseau de liens vagues et complices. L'introduction d'un code relationnel spécifique interpelle le lecteur. Ici, on ne se parle pas ; on est dans la logique d'une référence (le village), dans celle de la mobilité (la gestuelle), et dans l'ambiguïté du non dit.

L'auteur exerce avec acuité ses dons d'observatrice. Même si elle ne produit pas «d'expérience», elle saisit «sa» vérité, elle l'invente comme si la seule graphie des sentiments pouvait prêter à l'émotion.

Le tableau est évocateur : «En équilibre sur la jambe gauche, la droite pliée talon contre fesse...». L'auteur fait le mouvement et son écriture mimétique donne la dimension du personnage : «Deuce. Quat'. In. Tois». Car la Grinche «ne connaissait que quatre chiffres». Physiquement, elle tente d'asseoir sa relation avec un environnement limité, avec l'image virtuelle d'un monde qui la ramène irrévocablement à son infirmité. Le sourire quelque peu mouillé : «Un peu de mousse blanche brillait entre ses dents» va révéler une jeune personne affublée d'un surnom, comme si

l'énoncé du nom lui était définitivement refusé : La Grinche. «L'avait-on affublée de ce surnom étrange parce qu'elle grinçait des dents quand elle était en colère ou pour toute autre raison?».

D'entrée de jeu, la Grinche élude les repères ordinaires qui fixent un individu; elle échappe surtout à la norme et dans ce cas précis, Françoise Pirart trouve d'emblée ses marques. Comme à chaque page où elle tente de cerner la personnalité d'un(e) marginale.

La romancière parle vrai quand elle détaille les irréguliers, les pauvres, les misérables, tous ceux que la vie a tondus et que le commun montre du doigt. L'observation s'attache au regard : «les yeux curieusement étirés...». L'oreille se fait attentive au son que rendent ceux qui forcent leurs gestes pour exister: «Les mains agrippaient d'antiques sabots qu'elle cognait l'un contre l'autre»... «Du sabot elle frappa à la porte, la poussa». L'oreille s'attache à la Grinche comme par effraction; elle la surprend dans son incongruité et les sens avivés prennent le relais pour parachever cette misérable miniature : «Elle expliqua tout cela par des onomatopées et des gestes mystérieux que seule la Vieille pouvait comprendre.»

On pressent alors que la solitude est un langage, qu'elle a un code, un champ lexical qui incorpore l'idée de mystère, qui suggère l'interdit. Quant au pouvoir de la Vieille «respectée, crainte...» il apparaît dans toute sa tyrannie.

L'auteur ajoute qu'«on ne l'aimait pas mais que rien d'important ne se décidait sans elle». Associée au secret, au destin, au devenir d'un village dont les contours vont se révéler peu à peu, la Vieille est l'un des personnages les plus complexes dans la galerie de portraits que nous propose Françoise Pirart.

Puissante, redoutable parce que ses interlocuteurs ne sont que petitesse et lâcheté, sans doute, à l'exception de cet «étranger» venu de

nulle part et déjà menacé par un halo de préventions... Entre la mobilité de la Grinche et l'immobilité de la Vieille, l'ambiguïté s'installe, exactement comme une opposition entre le silence et la parole, le secret et la révélation.

L'argument de ce roman essentiel va donc progresser dès l'instant où l'«inconnu» va fermer une relation triangulaire exposée au hasard, à l'impromptu et au poids du destin. Chacun risque donc de jouer un rôle pour lequel il n'est pas préparé. Le poids de la tragédie va s'inscrire dans le récit et rompre la paix des lignes. Mais s'agit-il bien d'un drame? La fin de vie de la Vieille, la difformité de la Grinche, la personnalité libre de l'«étranger» vont animer une pièce dans un tout autre registre que celui qu'on eût pu imaginer. *Un huis clos* va contraindre chacun des protagonistes à se déterminer autrement. Il n'y aura pas d'histoire d'amour dans un récit qui cependant aurait pu mener à des fins plus heureuses. Mais la distribution des destins est capricieuse. Même si elles regardent souvent du même côté : «La Vieille hocha le menton d'un air entendu. Du doigt, elle montra une direction puis une autre. La Grinche répondit par un signe identique», les deux femmes traversent des temps opposés.

Le style de Françoise Pirart est incisif. Entre deux tableaux, l'auteur procède à des accélérations de rythmes, alignant de courtes phrases reliées entre elles par une grande cohérence de sens. Les annotations sur le village lui-même, la description des vêtements, leurs couleurs, la matière qui les compose, leur odeur, la relation claire et précise des mouvements sont autant d'indices pertinents qui mènent le lecteur à une étrange et multiple vérité. Même quand elle l'égaré dans des univers parallèles, quand elle le plonge dans les débordements intérieurs, l'écrivain opte pour une écriture tout à la fois fervente réaliste et juste. Comme chez Jean Tousseul, la vérité du village est intemporelle. Elle n'ouvre sur rien et piétine ses propres raisons d'espérer. L'idée d'enfermement s'impose ici comme dans d'autres ouvrages. Comme des droites parallèles, les destins contrariés ne se touchent jamais.

Choix des textes

La Croix de Saint-Vairant

La Croix de Saint-Vairant est une traversée du sombre Moyen-âge, parcours initiatique où les tribulations picaresques succèdent aux plus atroces calamités.
Amin Maalouf

Geofroy s'enfuit dans la nuit. Il serait devenu fou s'il était resté là. Il n'avait pas emporté la bourse; elle lui aurait brûlé les doigts. En la lui offrant, Gauthier de Castelneau avait agi en seigneur et c'est cela que le garçon ne pouvait supporter. Il s'était toujours représenté Gauthier comme un être immonde qu'il lui faudrait anéantir au risque de se perdre. Il lui avait sauvé la vie et Gauthier avait répondu à cet acte par un geste beau et simple, en lui donnant la dernière chose qui lui restait, sa bourse.

Il ne pouvait plus se mentir à lui-même. Il n'avait pu tuer Gauthier, il n'avait eu ni la force ni le courage de brandir l'épée et de l'en pourfendre. Dans sa détresse, il maudissait Dieu de ne pas lui avoir donné et la force et le courage. Il n'était qu'un lâche, et un lâche n'a pas le droit de vivre. Mourir... Mourir plutôt qu'avoir une vie abjecte de traître. Car, en épargnant Gauthier – pire, en l'arrachant à la mort –, il avait trahi sa famille. Gauthier avait accusé Louis de félonie mais ce n'était pas Louis, le félon, c'était Geofroy, son fils. Mourir... Dieu ne permettait pas qu'on choisisse l'heure de sa propre mort mais il avait abandonné Geofroy en rendant son bras et son esprit aussi faibles que ceux d'un nourrisson.

Il marchait comme un forcené sans savoir dans quelle direction il allait. Il était dans une forêt. Cela sentait l'humus, la feuille pourrie, la boue, l'écorce et la fumée. Cette maudite fumée le poursuivrait-elle partout? Son corps entier en était imprégné malgré les vêtements propres qu'on lui avait donnés. C'était la cape à moitié brûlée qui dégageait ces relents de roussi, la cape en lambeaux qu'il avait absolument tenu à

emporter. La nuit était noire comme la gueule du dragon de saint Georges, inquiétante, maléfique, une nuit aussi terrifiante que celle où il avait découvert le père pendu dans l'étable. Mais, cette fois, ce n'était pas de la Mort ou des démons de la nuit qu'il avait peur mais de lui-même. Il sentit l'épée tout contre lui. Et si...? Des deux mains, il la tira du fourreau et posa la pointe acérée contre sa gorge, là où battait le sang, appuya un peu, un peu plus encore. Non, de cela non plus, il ne serait pas capable. Dormir, oublier, sombrer dans le sommeil jusqu'à ce que la Mort vienne vous prendre... Il se coucha sur les feuilles humides, recroquevillé, tremblant de froid et de terreur comme une bête traquée.



Le rêve est une seconde vie

Même si je suis presque devenu un clodo, je ne vis pas trop mal. Ce soir encore, je me suis offert un vrai festin de saucisson, de fromage et de pain, fauchés dans un grand magasin. J'ai dégusté le tout, seul dans la gare, avec les guichets pour uniques compagnons. Il n'y avait pas un chat. Même pas ce type toujours ivre qui chante parfois des nuits entières. Même pas mon bonhomme à moi, je veux dire celui qui a le visage écrasé et ridé comme un fruit sec. J'ai arrosé mon festin d'une bouteille de Bordeaux, piquée elle aussi mais pas au même endroit. Puis j'ai un peu lu, le même livre que d'habitude, «Étoile errante», de Le Clézio. Je le connais par cœur. Étoile errante... J'aime ce titre, il fait rêver.

Au matin, il était là mon bonhomme. Devant la gare, adossé au mur de briques comme d'habitude. Quand je suis sorti sur la place (la gare donne sur une petite place qu'on appelle place de la Gare), il m'a regardé comme s'il ne me voyait pas puis il a levé la tête vers le ciel. J'ai marché en fixant le trottoir mais j'avais terriblement envie de me retourner. Je l'imaginai, le regard dans les nuages et les mains enfouies au plus profond des poches comme s'il voulait les percer. Je ne me suis pas retourné.

Ce bonhomme-là a dû avoir une drôle de vie, une vie pas comme tout le monde. Quel âge a-t-il? Je lui donnerais une bonne soixantaine d'années. À son allure générale, il paraît moins mais à son visage...

J'ai eu de la chance de tomber sur cette gare désaffectée, j'aurais pu trouver pire. De la chance qu'elle ne soit pas surveillée, on y fait ce qu'on veut; de la chance aussi parce que, quand je suis arrivé à Trésignes, c'était le plein hiver, il neigeait, et j'étais parti de la maison sans rien, pas un vêtement chaud à me mettre sur le dos, avec seulement un peu d'argent, mon walkman et une cassette de Queen. La gare n'était bien sûr pas chauffée mais au moins, j'avais un toit au-dessus de la tête. J'étais parti avec la clé de chez moi dans la poche de mon jeans. Je l'ai conservée, alors que je n'ai pas la moindre intention de rentrer. je me vois encore passer la grande porte d'entrée de la maison, une porte imposante, lourde, avec du fer forgé un peu partout. J'avais sauté dans la rue comme on saute d'un train fou qui va dérailler. Et, comme avec mon bonhomme, je n'avais pas eu le cran de me retourner. J'imaginai seulement, derrière moi, ma maison, celle où j'avais toujours vécu : un bloc vaniteux, écrasant de son mépris les habitations voisines, plus petites. Et j'y voyais la bonne, repassant les chemises de mon père dans la buanderie; et j'y voyais ma mère, consultant son agenda et vérifiant si la soirée des Machin avait bien lieu telle date à telle heure (quelle robe choisirait-elle pour s'y rendre, quel rouge à lèvres?); et j'y voyais ma chambre, trop bien rangée, impersonnelle.



**Mes Granvoyages à travers le vaste monde
et les atmosphères qui l'entourent**

AU PÔLE NORD

Je suis au Pôle Nord! Oui, mon ami! Cela te semblera extravagant mais, cependant, je suis bien au Pôle Nord, sur la pointe du chapeau de la Terre, c'est ainsi qu'on peut le dire, n'est-il pas?

Nous sommes arrivés au Pôle avant-avant-hier, après un long et épuisant périple. L'air est si réfrigérant ici que, quand je souffle vers le ciel, la fumée qui sort de ma bouche est plus épaisse que celle du cigare d'Onc'. Le sol est blanc, dur, froid et glissant, et m'a déjà fait chuter trois fois sur le nez sans que j'aie eu le temps de prendre la position roulé-boulé que tu m'avais enseignée. Je ne sais ce que nous faisons dans cette contrée glaciale mais cela m'est presque indifférent. Serais-je déjà parvenu à un désabusement qui me laisse splendidement insensible à toute contingence terrestre?. Mam a acheté chez une indigène une veste destinée à ma personne : fourrée, grise avec des bordures bleues, vertes et jaunes. Onc' dit que je ressemble à un pingouin ou à un ours là-dedans.

À propos, je n'ai encore vu ni pingouins ni ours, et c'est préférable car, s'ils me prennent pour un des leurs, je serai obligé de terminer mes jours dans cette contrée peu hospitalière.

J'ai appris que le Nord est en haut du Sud et le surplombe, comme il surplombe l'Ouest et l'Est, qui se font face, le premier à sa gauche (pour l'observateur extérieur) et le second à sa droite. Si on retourne le tout, le Sud et le Nord permutent en entraînant avec eux leurs deux compères. Par contre, si on examine les choses d'un tout autre angle, par exemple du point de vue du Nord qui, reconnaissons-le, est souvent et même trop souvent considéré comme le point cardinal le plus important si pas le plus audacieux, l'Ouest se trouve alors à sa droite (j'entends par là la droite du Nord lorsqu'il regarde le Sud) et l'Est à sa gauche. Mais, par contre, il suffit

de se dire « Je suis le Sud, où est mon Est ? » ou encore ; « Je suis l'Ouest, où est mon Nord ? » pour que tout soit méchamment perturbé et que nous guette alors le risque d'égarer les quatre compères. Que faire en cas de perte, me demanderas-tu ? Je n'en sais fichrement rien ! Prévenir le Département des Objets perdus et retrouvés ? Les employés y sont-ils suffisamment organisés et efficaces pour donner suite à une telle requête ? C'est une grande question à laquelle je reviendrai plus tard si j'en ai envie.

Depuis notre arrivée au Pôle, Mam et Onc' m'ont confié à l'Accompagnatrice. T'ai-je déjà parlé de l'Accompagnatrice ? Sans doute, mais tu l'auras oublié, distrait comme tu l'es ! L'Accompagnatrice est une personne de la gent féminine, entièrement dévouée à mon service. Oui, je peux le dire comme cela. Onc' lui donne de l'argent afin qu'elle s'occupe de moi ; elle m'enseigne la grammaire, les mathématiques, l'histoire et quelques notions de culture générale. Elle prend ses repas avec moi et dort dans ma chambre. Elle n'est pas dérangeante, me laisse souvent seul et, même quand elle est avec moi, ses silences ennuyés ne m'ennuient pas du tout bien au contraire.

Le calme dont je dispose depuis notre arrivée m'a permis de réfléchir au sens de la vie. Voici mes conclusions :

LA VIE EST TRÈS AMUSANTE, LA VIE EST PLEINE D'INDIGÈNES, LA VIE EST LA FUMÉE QUI SORT DE MA BOUCHE ET DE MON NEZ QUAND JE SOUFFLE VERS LE CIEL.

Je n'ai pas encore rencontré d'Hommes, des Glaces, qu'on appelle aussi « Inouïs ». Je ne vois pas ce qu'ils peuvent avoir de tellement inouï pour prétendre à ce nom, mais enfin... Mam m'a promis la visite guidée de la réserve. D'après ses explications, j'ai cru saisir que les Inouïs sont gardés dans une espèce de camp dont ils ne peuvent s'échapper. En allant les visiter, je dois absolument penser à emporter mon canif suisses (celui qu'Onc' m'a donné) pour pouvoir les libérer en coupant leurs cordes. Mais, une fois libres, trouveront-ils leur pitance dans cette contrée peu

hospitalière? Je n'en suis pas sûr. Ami de toujours, je te salue bien bas et te souhaite une excellente santé.



La Valse du Pont suspendu

Un jeudi de janvier 1984, l'existence trop tranquille d'Élise fut bouleversée par un événement apparemment mineur. Sur une impulsion étrange, elle – d'habitude si discrète – ouvrit un tiroir du bureau de Germain et y découvrit un paquet enveloppé dans de l'épais papier brun, semblable à celui qu'on utilise pour les colis postaux.

Elle s'empara du paquet et le déposa sur le sol avec mille précautions. Il l'intimidait. Elle devinait, sous le papier brun, un secret si lourd qu'elle fit quelques pas en arrière en observant le paquet avec méfiance. Il était environ deux heures de l'après-midi : Germain ne rentrait qu'à six heures, les filles étaient au lycée, la femme de chambre occupée à l'étage, la cuisinière en congé, le jardinier – le vieux Frédéric – dans le jardin ou dans sa loge.

Elle passa un doigt hésitant sous le rabat et parvint, en grattant de l'ongle, à décoller un bout de large ruban adhésif qui entourait le paquet. Elle tira. Le ruban adhésif tenait bon. Elle tira encore plus, s'arc-boutant, un genou calé sur le paquet, si fort que le papier se déchira d'un coup, libérant son contenu.

La chaleur lui monta au visage, qui n'était due ni à la honte ni à l'embarras de son geste inconsidéré envers Germain. Devant elle, il y avait plusieurs livres anciens aux couvertures jaunies, une liasse de lettres maintenues par un ruban mauve, et un gros cahier recouvert de serge de la même couleur, sur lequel était écrit en lettre calligraphiées : Journal. 1834-1835. Cécile Apponyi.



Synthèse

Il serait prématuré d'assimiler l'œuvre de Françoise Pirart à une école, une mode, une tendance, un genre spécifique même si les indices de lecture nous révèlent déjà quelques lignes inductrices. En soi, la liberté d'être et d'écrire s'inscrit comme la transversale d'une œuvre aux multiples facettes. Il va de soi qu'une appropriation normative ne relèverait d'aucune approche objective.

L'imaginaire? Un tableau figuratif

Même dans Les «Grandvoyages» où l'écriture déborde de son lit, l'imaginaire se nourrit de ses propres sonorités, de ses «anomalies», de son imagerie et de ses trouvailles. Jubilatoire, la phrase devient très vite incisive, mue par un pouvoir de percussion qui dynamise le texte.

Une telle démarche d'invention se moule avec aisance, presque *naturellement* dans la personnalité des protagonistes. Par petites touches, veillant à la cohérence de ses propos comme à la lisibilité de sa page d'écriture, recourant à la formulation paradoxale comme à la rigueur des contenus, elle démonte le mécanisme complexe des vies qui se touchent et des âmes parallèles.

L'observation du monde : macroscopique et microscopique

Dans *Mes Grandvoyages à travers le vaste monde et les atmosphères qui l'entourent*, Françoise Pirart poursuit une odyssée qui n'a pas de fin : parcourir les mers, les océans, voyager dans des pays inouïs et sortir des chemins balisés, voilà la quête d'une femme libre qui, par ailleurs, peut s'attacher avec la même conviction au sort d'une jeune fille handicapée (*La Grinche* ou comme dans *Le Rêve est une seconde vie*, au destin d'un jeune boxeur que la vie a failli rompre.

Dans chaque roman, l'intrigue est rehaussée par une foule de détails sensoriels qui prêtent vie à un paysage, une atmosphère, une idée ou un sentiment. Le lecteur «voit» la Grinche et à travers elle, il «voit» le drame de sa naissance et celui du village où elle habite. Le plus souvent, l'insignifiant génère le doute, le concret débouche sur une réflexion plus large et comme dans *Le Décret du 2 mars*, Françoise Pirart soumet la réalité d'une séquence de vie à l'angoissant principe de la durée.

La couleur locale est universelle

Pas de balises dans un tel parcours, pas de freins, pas de scrupules. Le Moyen Âge est pour un temps le décor et le propos de *La Croix de Saint-Vairant* et la romancière nous dépayse par le seul frémissement de sa sensibilité, par le feu de ses connaissances et par l'impétuosité de son écriture.

Des récits picaresques

Une intrigue certes, et cohérente, mais aussi et surtout des tableaux de vie, des fragments d'existence, généralement éparpillés, douloureux et anachroniques. Les individus sont eux-mêmes les auteurs de leur drame, rattrapés le plus souvent par le malentendu et la bêtise. Le commerce entre les hommes compose à lui seul une tragédie universelle.

Le rapport au temps

Les générations n'ont pas pris le temps de se composer une voie de «passage». Rien que des sens uniques. Entre la mère et la fille, entre le jeune et l'adulte, entre le présent et le futur, entre l'homme et la femme, rien que des accommodements avec la solitude. En habile conteuse, Françoise Pirart se compose un masque de tragédienne et se fait choreute des destinées contrariées.

Le rapport au rêve

Il est ambigu, réduit à quelques instants ou à quelques années, trop ancré dans la réalité pour être tout simplement le rêve d'une seule existence. *Le rêve est une seconde vie* est tout un programme, presque un choix philosophique. Ainsi va Françoise Pirart, de Maupassant à Nerval, de Renard à Michaux, profondément réaliste dans son 'écriture et frondeuse, sarcastique, velléitaire dans son propos. Le rêve tant chéri, si méticuleusement détaillé, va occuper tout l'espace du septième roman de Françoise Pirart : *La Valse du Pont suspendu* où l'on assiste à la progression lumineuse, navrante et fatale d'un dédoublement de la personnalité chez une jeune femme.

Après avoir découvert un carnet intime écrit dans les années 30, Élise Aschenbach plonge dans la «réalité» du passé, gagne les émotions d'une autre vie tout en perdant insensiblement les repères de son environnement et du quotidien, décevant à bien des égards.

La nouvelle est une tranche de vie

La langue y est accordée au rythme du récit; elle offre un cadre à toutes les convulsions, aux souffrances les plus vives; elle compose ce fond de rupture où baignent les événements mémorables ou anodins. Dans le contexte dépréciateur du vieillissement et de la solitude, la nouvelliste figole des miniatures saisissantes de simplicité et de vérité.

Ainsi, dans l'Odeur des vieux, une nouvelle issue de l'Oreiller : « Hier, un vieux s'est approché de moi pour me parler. Du moins, je crois. Je n'aime pas leur parler, aux vieux. Ni à personne d'ailleurs. Je trouve qu'il ne faut pas être trop familier ou trop bavard. Je dis bonjour le matin, bonsoir le soir. C'est tout. Parfois, mais c'est très rare, je glisse entre les deux : il fait beau, n'est-ce pas? Grand-Père disait toujours ça. En Irlande, il paraît que c'est normal et que tous les gens disent ça, et lui c'était un vrai Irlandais, Maman me l'a toujours dit. »

Dans bien des passages de ce très beau livre, on croirait entendre le Baillon d' «Un Homme si simple». Françoise Pirart privilégie donc le

tracé de vie, la phrase percutante, le texte court mais elle ne dédaigne pas le volume, le souffle, le suivi de l'intrigue, la ligne claire et l'écriture généreuse. Cette vraie conteuse garde la maîtrise du récit. En cela, elle peut signer demain, à mi-chemin entre le réalisme et le fantastique, une œuvre toute de diversité et de cohérence.

Michel JOIRET

* * * * *